



# LES MODES PARISIENNES

*Capote des D.<sup>mes</sup> Romain rue de la Chaussée d'Antin 18. Bonnet et lingerie  
de M.<sup>me</sup> Colas r. Vivienne 47. Corsels de M.<sup>me</sup> Dumoulin r. D'au rempart 44.  
Chaussures de Meiev rue Tronchet 17.*

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse  
Ayuntamiento de Madrid

Imp<sup>re</sup> de Mene r. Proven 30 Paris





## MODÈS PARISIENNES.



### PRIME DE 1851.

Nous invitons nos Abonnées à lire sur la couverture du journal le détail des modèles contenus dans notre Album de 1851; elles verront que la Prime nouvelle vaut assurément celle de 1847, qui obtint un si grand succès. — Elle vaut mieux encore par le soin excessif avec lequel ont été choisis, parmi les plus jolis et les plus nouveaux, les dessins qui forment ce recueil.

Nous pouvons dès à présent annoncer et promettre à nos Abonnées des modèles de TAPISSERIES EN COULEUR qui ne le céderont en rien aux beaux dessins de Berlin. Nous donnerons le premier de ces modèles dans le courant de janvier.



### Sommaire.

MODÈS ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
— SOUVENIRS DE VOYAGE : UNE COURSE À TIGRE  
(3<sup>e</sup> partie), par PAUL JUILLERAT. — CAUSERIES.  
— CHRONIQUE THÉÂTRALE — RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODÈS ET FASHIONS.



DES toilettes de bal, toujours des toilettes de bal!... il ne saurait être en ce moment question d'autres toilettes!...

On a dansé à l'Hôtel-de-Ville, on a dansé et on dansera tous les jeudis à la Présidence, on danse aujourd'hui à l'Opéra au profit des pauvres du 8<sup>e</sup> arrondissement.... voilà bien, j'espère, de quoi justifier toutes ces préoccupations de parures de bal!

Mais, avant d'en venir à la description de tous ces chiffons, parlons sérieusement, comme il convient de le faire lorsque le sujet est grandiose!

Mademoiselle Duguet a fait encore, ces jours derniers, trois manteaux de cour : l'un en velours vert-Isly brodé d'un point d'Espagne en or; l'autre en velours blanc, de même brodé or; l'au-



tre en velours ponceau, toujours enrichi de broderies en or. Ces manteaux doivent figurer au sacre de l'empereur et de l'impératrice d'Haïti : l'un est pour la princesse *Olive*, fille de Leurs Majestés très... noires; le second pour la princesse *Olivette*, nièce de Leurs Majestés; le troisième est pour une nièce *Olivettitta*, âgée de huit ans. Pour cette dernière, il est certain qu'elle aura beaucoup plus de plaisir à se débarrasser de sa robe et de ce manteau à longue queue, qu'elle n'en aura à s'en habiller.

Dans les bals, on remarque un genre de guirlande assez originale; c'est tantôt une guirlande en feuillage oreille-d'ours mêlé d'avoine ou de petits fruits en paillon rouge, qui, au milieu de ses touffes, laisse tomber deux ou trois pendeloques de sequins d'or enchaînés les uns aux autres par deux petites chaînes d'or flexibles;

— Ou une guirlande de feuillage de satin vert-paon avec paillon vert et sequins enchaînés.

Il y a aussi des guirlandes de fleurs et feuillage qui ont des pendeloques composées d'anneaux enlacés, de la grandeur d'anneaux qu'une femme pourrait passer à son petit doigt. Ces dernières sont plus connues et se trouvent déjà dans tous les magasins.

En étoffes riches et comme nouveautés, il faut citer les robes de soie de couleur claire à disposition, par exemple : fond-rose uni à trois volants brochés de guirlandes et bouquets blancs; la même en fond-bleu à dessins blancs.

Madame Quillet varie la garniture de ses corsages de robe; pour ne pas toujours faire du style Louis XV, elle a remonté jusqu'au siècle de Louis XIV en faisant des draperies derrière et devant garnies de deux rangs de dentelle; cette draperie descend en pointe devant; la dentelle, qui suit le même mouvement, donne à peu près le même aspect que donnent les berthes qui encadrent les pièces des corsages-Pompadour. Elle appelle ces corsages à draperies bordées de dentelle des *la Vallière*.

On parle, dans le commerce de soieries, d'un nouvel envoi d'étoffes de Lyon dans lequel est un genre d'étoffes pour robes qui coûte cent francs le mètre. Nous supposons que ces étoffes seront en grande largeur; malgré cette grande largeur, il faudra toujours 4 mèt. 50, au petit moins, pour faire une robe.

On a remarqué, à la dernière réception de la Présidence, quelques jolies toilettes que voici :

— Guirlande de boutons de roses blanches avec feuillage et monture grenat mêlés de grandes pendeloques de perles grenat. Robe de taffetas fond-blanc à dessins chinés en tunique courte découpée du bas à grandes dents. Dessous de taffetas blanc bordé au bas d'une fontange de satin surmontée d'un haut volant en dentelle froncée ayant en tête une fontange pareille à celle du

bas de la jupe; le corsage de la tunique était garni d'une berthe en pointe composée de trois volants de ruban chiné assorti à la robe; la pièce du corsage était garnie de volants de ruban en échelle, avec bouquet de boutons de roses blanches, feuillage grenat et perles grenat.

— Guirlande de feuillage de velours oreille-d'ours, avec petits fruits en paillon rouge et pendeloques de sequins d'or enchaînés. Robe de tulle blanc à deux jupes : la première, ornée d'un haut volant bordé de cinq rangs de ruban n° 3 froncés au milieu, espacés sur une largeur de douze à quinze centimètres; la seconde jupe partant de la taille et bordée de sept rangs du même petit ruban froncé. Cette dernière jupe était relevée du côté droit, presque devant, par un bouquet semblable à la coiffure; deux grands bouts de ruban de satin blanc tombaient du bouquet et descendaient jusque sur la tête du volant de la première jupe.

— Coiffure de roses de haie doubles à branches pendantes jusque sur les épaules. Robe de moire antique rose unie avec tunique composée d'un très-haut volant de point d'Angleterre; cette tunique, relevée aussi du côté droit par un bouquet de roses de haie doubles avec longues branches pendantes et rubans de satin.

Beaucoup de robes de tulle rose ou blanc couvertes de volants de tulle bordés d'une petite blonde, alternés de bouillonnés de tulle ou de volants de ruban de satin n° 12; — des robes de taffetas blanc, rose ou bleu, garnies de cinq volants découpés; — les mêmes à deux jupes : la première garnie de deux volants découpés, le troisième volant partant de la taille et formant seconde jupe.

Les soirées de la Présidence sont très-recherchées par les étrangers qui veulent voir de près nos sommités politiques; l'hospitalité s'y exerce avec une profusion de bon goût.

Les rafraîchissements ne s'y offrent pas sur des plateaux ou dans des boîtes fermées avec soin, comme à l'Hôtel-de-Ville, où, pour les soustraire à la soif insatiable d'une foule d'invités plus altérés que galants, il avait fallu en venir à mettre les gâteaux et les glaces sous clef. A l'Élysée, tout le monde peut aller demander ce qui lui plaît : un immense buffet est dressé; il est garni de façon à satisfaire les plus difficiles, et même les plus *gloutons*. Ce n'est pas la pièce de l'Élysée qui reçoit le moins de visiteurs.

Il y a eu très-peu de soirées particulières; on n'a guère dansé qu'officiellement et charitablement.

Un petit mot seulement sur les toilettes de ville, pour dire que les calottes des chapeaux et capotes n'existent pas : ce ne sont plus que des petits fonds fuyant derrière; vue de face, une femme paraît avoir le visage encadré d'une auréole de satin, de velours ou de crêpe.



Madame Julien (1) fait en ce moment des capotes de satin en nuances claires garnies sur les coulisses de ruches froncées en blonde de soie. Les fonds de ces capotes sont souples, traversés de ruches de blonde formant fer à cheval; seulement le fer n'est pas marqué, attendu que tout le fond est couvert de blonde.

Les mêmes capotes en satin vanille, gros-vert, violet avec dentelle noire, sont très-jolies. Beaucoup de ces capotes ont leurs bords à jour couverts de dentelle noire.

Au moment où les veilles réitérées altèrent un peu la fraîcheur des plus jolis teints, nous recommanderons à nos lectrices de faire usage de l'EAU D'ALBION, vrai miroir de Vénus, philtre de beauté, ainsi que la désignent les perfectionneurs, car cette eau, composée ici par les frères Gellé (2), était déjà connue en Angleterre, où elle est d'usage général. Les Anglaises lui doivent, dit-on, cette transparence de la peau, ce velouté qui nous a fait souvent envie! C'est, du reste, le parfum le plus délicieux; il réalise les deux qualités les plus appréciées, l'utile et l'agréable.

Pour les mêmes motifs, il faut recommander le RÉGÉNÉRATEUR Gellé frères, excellente pommade pour faire croître les cheveux;

— La Lotion à base de jaunes d'œufs pour nettoyer les cheveux;

— Le Savon au miel pour adoucir et blanchir les mains;

— Les savons rafraîchissants au sucre de concombre.

On a souvent crié contre l'abus des cosmétiques, et l'on a eu raison: l'usage inintelligent des mauvais cosmétiques peut être nuisible; mais, si l'on ne se sert que des produits de bonnes maisons, toujours faits avec soin dans un but utile, on ne doit pas les craindre. Nous ne voulons, pour preuve de ce que nous avançons, que la comparaison d'une femme avec une autre du même âge, l'une se soignant, employant avec intelligence les produits de l'art d'un bon parfumeur, l'autre n'employant rien que l'eau de sa fontaine; il y aura, certes, une différence de dix ans entre les deux femmes: l'une sera jeune, aura la peau blanche, veloutée; l'autre prouvera que l'eau de sa fontaine n'est pas l'eau de Jouvence!

#### MODES D'HOMMES.

Nous avons un peu négligé le compte rendu des costumes d'hommes; cependant ils ont aussi leurs toilettes de bal, qui se composent, comme toujours, d'habits noirs, de cravates blanches, de gilets blancs. Il y a pourtant une variété à ce sombre costume, c'est l'habit bleu presque noir avec boutons de métal. Humann (3) fait beaucoup

pour les jeunes gens ces derniers habits bleus. La taille des habits noirs et des habits bleus est très-longue. Avec ces nouveaux habits, les hommes paraissent tout en taille.

Les pantalons sans sous-pieds, les souliers, les gants paille complètent la toilette de soirée.

Pour demi-toilette, théâtres, dîners, Humann fait beaucoup de gilets de soie brodés à la main au passé; les dessins en sont légers; ils figurent assez bien les dessins de soutache, sur lesquels ils ont un degré de supériorité tout aristocratique.

LOMÉNIE DE V\*\*\*.

#### Détails du Dessin.

Capote de satin ornée sur les coulisses de petites ruches de velours épinglé et ornée d'une plume. Robe à disposition à fond pékin, rayures satinées et fleurs brochées. Corsage à basques unies.

Bonnet de velours brodé sur les coutures en passementerie à picot et garni de dentelle de laine noire. — Petit coin du feu découpé au bas à dents bordées d'une passementerie.

Redingote de damas.

#### SALONS D'ÉTRENNES DE LA MAISON GIROUX.

A toutes les époques de l'année, les salons d'Alphonse Giroux sont visités par un public d'élite pour lequel les nouveautés de grande élégance sont une indispensable nécessité. Mais il est un moment spécial où le public de tous les rangs se voit obligé de payer son tribut à ce bazar national des étrennes. Ce moment, c'est la dernière quinzaine de décembre, alors que toutes les richesses de la fabrication parisienne sont réunies, classées, exposées dans les splendides magasins de la rue du Coq-Saint-Honoré: bronzes d'art, meubles de luxe; jouets d'enfants, depuis les plus modestes jusqu'aux plus riches; porcelaines de toutes les fabriques modernes, porcelaines artistiques, chinoises, japonaises; nécessaires de voyage et de toilette, pièces mécaniques, etc., etc. Tout ce que peut rêver la fantaisie la plus fantasque se trouve réuni dans ces salons aux objets que la raison conseille et que l'économie elle-même peut faire préférer. La vue de toutes ces curiosités est déjà un grand plaisir, et un plaisir qui ne coûte rien: hâtez-vous donc, vous qui voulez en jouir, et n'attendez pas l'encombrement des derniers jours!

#### SOUVENIRS DE VOYAGE

### UNE COURSE A TIGRE.

(SUITE.)

« Lorsque ces hommes intrépides ont découvert

(1) Boulevard des Italiens, 24.

(2) Rue des Vieux-Augustins, 35.

(3) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 83.



» l'ancre d'une lionne et de ses petits, ils attendent, assure-t-on, pour les attaquer, que les lionceaux aient grandi et que leur peau ait acquis plus de valeur.

» A ces détails je pourrais, cher major, en ajouter beaucoup d'autres; je pourrais vous parler des chasses générales qui ont lieu toutes les fois que le gibier est abondant; je pourrais essayer de vous peindre le caractère kalagarien et de vous initier à une foule de particularités qui m'ont été racontées.

» Je n'en ferai rien.

» Ce que je vous ai dit sera, je pense, un aimant assez fort pour vous attirer.

» Je veux pourtant, avant de fermer ma lettre, vous faire assister à une scène dont j'ai été témoin, il y a quelques semaines, et qui, je vous assure, n'était dépourvue ni de majesté ni de poésie.

» Vous allez en juger.

» A une lieue et demie ouest de notre station s'arrondit un petit vallon à peine boisé, à peu près sans verdure, et entouré d'une étroite ceinture de rochers bas, arides et sombres, qui lui donnent l'aspect d'une espèce de cirque. Ce cirque, ou vallon, est un but de promenade pour beaucoup d'entre nous, et notamment pour moi, qui y rencontre de temps en temps des indigènes avec lesquels je suis bien aise de me mettre en rapport.

» En y arrivant, l'autre matin, au lever d'un soleil tardif qui perçait difficilement un rideau de nuages, je le trouvai occupé par des hôtes sur lesquels je ne comptais pas, et qu'il était prudent d'éviter.

» Aller en avant était dangereux; revenir sur mes pas coûtait à ma curiosité.

» Je pris un terme moyen.

» Un arbre élevé et branchu se dressait non loin de moi; je m'en approchai sans bruit et j'y grimpai avec précaution. Ses rameaux et mon mouchoir qui me servit de corde pour m'attacher, me permirent de m'installer, sinon commodément, au moins d'une façon supportable, et de voir sans être vu.

» Au centre du vallon, un énorme lion, véritable souverain plein de dignité et de puissance, dépeçait un bœuf avec une sûreté de dents et de griffes à faire envie au majordome le plus expérimenté.

» Il mangeait lentement, gravement, noblement.

» Autour de lui et à une distance respectueuse étaient rangées six hyènes, l'œil allumé par la convoitise. Lorsque l'une d'elles, plus impatiente, faisait mine de se lever ou s'allongeait comme pour saisir un lambeau de chair saignante, un regard sévère et quelquefois un coup de patte du lion la rappelait aux convenances et au rôle

passif qu'elle devait momentanément remplir. Ces avertissements salutaires suffisaient à la faire rentrer dans le devoir.

» Enfin un vol de vautours s'était abattu sur les rochers circulaires et assistait aussi au festin du roi du désert, sans songer le moins au troubler. On aurait dit que l'assouvissement de cette faim royale leur imposait, et qu'ils considéraient comme une distinction et comme un honneur d'en être les témoins.

» Tout à coup, ce furent d'effroyables hurlements, un épouvantable cliquetis de crocs, de griffes, d'ailes et de becs, une mêlée bizarre et terrible.

» Le lion avait terminé son repas et s'était retiré comme il convient au premier dignitaire d'un vaste État. Il laissait la place libre aux hyènes et aux vautours, qui, n'étant plus contenus par cette auguste présence, obéissaient aux emportements de leur nature vorace. En quelques instants les restes du bœuf furent broyés, engloutis, ou emportés dans les airs, et le vallon redevint silencieux et paisible.

» Malgré tout mon désir, je ne saurais, mon cher major, vous promettre une seconde représentation de ce drame en plein désert devant lequel les combinaisons les plus hardies du génie humain semblent bien mesquines. Les merveilles de l'art et de l'industrie n'ont jamais produit sur moi un effet comparable à celui que m'a fait éprouver ce spectacle étrange et grandiose.

» Quels acteurs que ce lion, ces vautours et ces hyènes! Quel théâtre que ce désert rougi par la pourpre du soleil et déroulant au loin ses horizons infinis!

» A défaut de cet épisode peut-être unique, vous assisterez à d'autres scènes dignes de vous, mon cher major. Les bêtes féroces ne sont pas rares dans nos contrées, et avec elles il n'y a guère de désappointement possible.

» Si j'avais à vous proposer un séjour dans un palais splendide, une nourriture succulente, toutes les recherches, tous les raffinements de l'existence européenne, je ne compterais pas le moins du monde sur votre visite. Un coin dans ma hutte de terre, des tranches de *tama* rissolées, des haricots bouillis, c'est à cela que se réduira mon hospitalité. Je suis persuadé que mon offre vous séduira. Vous n'aurez de confortable ici que mon affection.

» Des îles, des archipels, des rochers ont été découverts par les navigateurs modernes, ardens à diriger de tous côtés leurs recherches. Revenus du pôle Antarctique, ceux-ci nous affirment y avoir vu de prodigieux contrastes, tels que des monts aux cimes blanches par des neiges éternelles et aux entrailles déchirées par une lave brûlante. Cinglant vers l'autre pôle,



» ceux-là ont exploré les mers qui s'étendent au delà des continents de l'Amérique et du détroit de Behring.

» A nous, moncher major, l'honneur de soulever un plus large coin du voile qui enveloppe l'Afrique centrale, et, en particulier, le Kalagari.

» Je vous attends donc avant la fin de l'été prochain, c'est-à-dire dans six mois au plus tard.

» Croyez à l'amitié et au dévouement, etc., etc., etc. »

Lorsqu'il eut terminé sa lecture, M. Bourn se versa du thé et m'en offrit une tasse que je bus à sa santé et à son exemple. Un de ses enfants entra ouvrit la porte et montra sa mine fraîche éclairée par un rire qui signifiait : « Puis-je entrer ? »

Le major le congédia d'un geste qu'on aurait pu interpréter ainsi : « Tu n'as que cinq ans, William ; mais tu es intelligent, tant soit peu bavard, et si je te gardais auprès de moi, tu ne manquerais pas de révéler à tous ceux que tu rencontrerais sur ton chemin la confidence que je veux faire à un seul. Il vaut mieux que tu sois ailleurs que dans ce salon. Va-t'en ! »

William obéit aussitôt, et M. Bourn reprit le cours de son récit.

« Cette lettre vous a peut-être ennuyé, mon ami ; mais c'est pour moi une satisfaction que de vous donner une idée des épreuves auxquelles je n'hésitais pas à soumettre mon amour. D'ailleurs, quoique conteur très-novice encore, je sais qu'il est bon d'user de certains artifices pour captiver son auditeur et le tenir en haleine.

» Une narration est une palette sur laquelle il faut avoir soin de préparer des demi-teintes. Un tableau sans ombre serait aussi peu agréable à voir qu'un tableau sans lumière. Un récit sans contrastes lasserait l'esprit le plus benévole et le plus vif. L'Écosse, à la longue, n'est pas moins monotone que la Beauce, et l'intérêt est, en somme, plutôt relatif qu'absolu. Enfin, cette lettre n'aurait-elle servi qu'à prolonger votre présence ici, que je me féliciterais de vous l'avoir communiquée.

» Le missionnaire, comme vous le pensez bien, ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Il connaissait à fond son major Bourn. A moins d'être invalide ou casanier comme un castor, il n'y avait pas moyen de refuser. Un trajet de deux mille cinq cents lieues et, au bout, une série non interrompue de privations, de fatigues, de dangers ; des émotions de toute nature et en abondance, quelle délicieuse perspective ! Comment ne pas accueillir avec empressement et reconnaissance une pareille proposition ?

» Je demandai et j'obtins sur-le-champ un congé, et huit jours après la réception de cette lettre fascinatrice, je voguais vers le Cap toutes voiles dehors, emportant dans mon âme l'image

de Rowna et l'y fixant par les efforts que je faisais pour l'en arracher.

» La traversée n'eut rien de remarquable que sa longueur, et les deux cents lieues que je fis à travers les terres dans un chariot traîné par six bœufs, ne m'ont laissé qu'un souvenir aride comme elles.

» Je fus reçu par les missionnaires à bras et à cœur ouverts, et les premiers jours que je passai à la Station furent consacrés d'abord à m'acclimater, ensuite à quelques promenades dans les environs, et enfin à quelques chasses peu lointaines. Cela ne ressemblait pas à la vie de château et me plaisait infiniment. A force de promener mon amour dans le désert, j'espérais bien l'y égayer, l'y perdre même, et sans craindre, comme à Londres, que l'apparition soudaine de Rowna, que son nom prononcé devant moi, qu'une circonstance fortuite indépendante de ma volonté, m'obligeassent, pour ainsi dire, à le retrouver.

» Je visitai aussi quelques tribus voisines, et m'entretins, grâce au secours d'un interprète, avec plusieurs chefs sauvages sur lesquels la civilisation, récemment greffée, n'avait encore porté que des fruits peu appréciables. Leur imagination et leur finesse me frappèrent non moins que leur langage coloré et leurs formes athlétiques.

» Ma robuste constitution n'avait nullement souffert, ni de la traversée, ni du changement de climat et de nourriture, ni du nouveau genre de vie que je menais. Le vent et le soleil du désert, au lieu de m'énervier, semblaient donner à mes muscles plus d'élasticité et accroître ma vigueur native. Je pouvais sans imprudence, et sans risquer d'entraver la marche de mes compagnons, affronter les hasards de la longue excursion que j'opposais depuis six mois à la pensée de Rowna, et sans beaucoup de succès, je dois je le reconnaître. Les préparatifs que j'avais activés sans relâche depuis mon arrivée étaient achevés.

» L'heure du départ sonna enfin.

» Nous nous mettions en route remplis d'ardeur et d'audace, et résolus à ne nous laisser rebuter par aucun obstacle. Cependant, deux jours et une nuit de marche nous calmèrent sensiblement. L'eau commençait à nous manquer, et l'inquiétude gagnait plusieurs d'entre nous ; ce fut bien pis lorsque, au lieu d'une source vive qui nous avait été péremptoirement annoncée, nous nous trouvâmes en face d'un puits tout à fait à sec.

» Une discussion amicale s'engagea alors. Le découragement et la fièvre s'emparaient de notre pauvre caravane. Fallait-il rétrograder ? Fallait-il poursuivre ? La question fut longuement débattue, et la majorité se prononça, à regret, il est vrai, pour la retraite.

» J'étais, vous n'en doutez pas, l'un des membres les plus opiniâtres de la minorité. J'avais défendu, pied à pied, l'opinion contraire à celle qui



avait prévalu, et je parvins à obtenir que l'exécution de la décision prise serait ajournée de quelques heures, mes compagnons, harassés, les employèrent à dormir sous l'ombreuse protection d'un bouquet de mimosas. Quant à moi, peu disposé à les consacrer au sommeil, je poussai en avant. Sans avoir la propriété des baguettes de coudrier qui révèlent, par d'infailibles tressaillements, la présence des sources, j'étais dominé par un secret pressentiment qui m'annonçait que l'eau coulait à une assez faible distance.

» Soutenu par cet espoir, je marchai environ une heure, et quels ne furent pas mes transports, lorsque apparut devant moi de l'eau, de l'eau véritable, une eau abondante et limpide, et dont le murmure charma mon oreille plus que la plus harmonieuse musique n'aurait pu le faire.

» Ma joie fut de courte durée.

» Au moment où, après m'être désaltéré avec délices, je me disposais à revenir sur mes pas, et à annoncer à la caravane assoupie ma précieuse découverte, découverte qui était de nature à modifier ses projets, à une portée de fusil de la source où je venais de me rafraîchir, et du côté opposé, j'avisai un tigre de la plus belle venue.

» Élégamment allongé sur le sable, il se léchait les pattes avec tout le soin et toute la propreté que les chats les plus civilisés apportent ordinairement à leur toilette.

» Toute tentative de fuite ou de défense était impossible. J'essayai d'un stratagème qui réussit quelquefois, dit-on, surtout vis-à-vis des ours. Je m'étendis la face contre terre, et je fis le mort. Quelques secondes s'écoulèrent ainsi, secondes pleines d'inénarrables angoisses. Aucun signe ne m'avertissant de l'approche de mon ennemi, je me hasardai à lever un peu la tête; le tigre venait de m'apercevoir et prenait son élan; en quelques bonds il m'atteignit et se mit à me flairer du crâne aux talons; puis, désireux de compléter son examen, il me retourna avec ses pattes, toutefois sans me blesser.

» Je m'efforçais à une immobilité absolue; je retenais mon souffle. Le sien passa à plusieurs reprises sur mon visage et l'embrasa. Le sirocco n'est pas plus brûlant. Cette investigation minutieuse le convainquit sans doute que j'usais de ruse, et que je n'étais pas un morceau à dédaigner, car ses crocs s'attachèrent à ma ceinture, et me soulevèrent avec autant de facilité que le chat fait de la souris.

» Incapable de réunir deux idées, glacé par la terreur, j'eus cependant la force de recommander mon âme à Dieu. C'était moins une prière qu'un élan à la fois instinctif et religieux; après quoi j'attendis qu'il plût à mon maître de me lacérer et de me mettre en lambeaux.

» Il n'en fut rien.

» J'éprouvais à la ceinture une pression vio-

lente; mais ma chair n'était que meurtrie, le sang n'avait pas jailli. La Providence m'exauçait-elle? Venait-elle ainsi à mon secours? Je n'en doutai pas, et cette pensée me rendit quelque peu à moi-même. L'animal continuait à me tenir en l'air, et regardait tantôt à droite, tantôt à gauche, comme pour s'orienter.

» Tout à coup il s'élança devant lui avec une prodigieuse impétuosité; et je fermai les yeux.

» Je ne les rouvris que lorsqu'il se fut arrêté. Il me posa assez doucement à terre et se coucha contre moi; ses deux pattes de devant pesaient sur ma poitrine, et semblaient dire: Tu m'appartiens! Je lui appartenais, en effet, j'étais à sa merci, et dans ce désert sans bornes, loin de toute habitation, de tout secours, le bras de Dieu pouvait seul me délivrer.

» Pendant cette première étape dont je n'avais nullement mesuré la durée, et qui était peut-être la dernière, le sentiment de la vie s'était éteint en moi presque complètement. A vrai dire, c'était moins une créature animée qui pendait à la gueule de cette bête féroce qu'une masse inerte, privée de ses facultés intellectuelles et plongée dans une sorte d'anéantissement. Quoique gardé à vue par cet implacable géolier qui allait sans doute devenir mon bourreau, dès que je touchai le sol, je ressentis un véritable soulagement. Ce qui me surprenait, c'est que ce tigre ne m'eût pas encore dévoré.

» Était-ce défaut d'appétit? Était-ce raffinement de gourmandise? Contrairement à l'ogre de Perrault, préférerait-il la chair mortifiée à la chair fraîche? Un major anglais faisant-il pour lui un attrait particulier? Lui attribuait-il plus de saveur? Questions épineuses que je n'ai ni méditées ni résolues.

» Aujourd'hui que le péril est loin de moi, je plaisante, mon ami. Au milieu du désert, et sous le regard sanglant de mon farouche compagnon, d'effroyables tortures morales m'assaillaient. Celles d'un condamné à mort attendant l'heure du supplice doivent, ce me semble, leur être à peine comparables.

» Je me trompe.

» S'il est coupable, celui-ci en endure de plus atroces encore qu'enfante indubitablement son crime. Le poids de son forfait écrase sa conscience. La mienne ne m'en reprochait aucun. Les griffes du tigre le plus furieux ne labourent que le corps périssable. Celles du remords font saigner l'âme immortelle.

» A ce temps d'arrêt, que j'aurais voulu prolonger, succéda une seconde étape qui me parut moins insupportable que la précédente. Ce n'était pas que je m'habituaisse graduellement à ce mode de locomotion. Bien qu'Anglais, ma prédilection pour l'extraordinaire ne va pas jusqu'à de telles excentricités. Mais, malgré la vigueur de ses jar-



rets et de sa mâchoire, cette course prolongée dans le sable fatiguait visiblement mon tigre. Ses bonds devenaient moins fréquents et moins allongés, et je craignais, avec quelque raison, qu'au prochain relais il n'éprouvât le besoin de se restaurer. »

PAUL JUILLERAT.

(La suite au prochain numéro.)

## CAUSERIES.

\* C'est à tort qu'une foule de sceptiques prétendent que la Californie n'a encore expédié en France aucun de ses produits.

Il vient d'arriver, avant-hier, en droite ligne de San-Francisco, deux oies, — mais quelles oies !

Notre belle patrie est certainement fort bien pourvue en oies de diverses natures ; — il serait même trop long de vous décrire toutes les espèces d'oies françaises, aussi je n'essaie pas de rédiger ce catalogue séance tenante ; — eh bien, malgré toutes nos richesses en ce genre, il est certain que les oies de la Californie vont obtenir un succès colossal.

La véritable, j'allais presque dire la seule richesse de la Californie, consiste en des troupes innombrables de ces volatiles ; — il y avait notamment sur les bords du Sacramento des placers d'oies qui étaient d'un produit merveilleux.

Mais les émigrants venus de toutes les parties du globe avaient en général un appétit tellement aiguisé par l'air de la mer, que, dès leur arrivée, ils se sont mis à dévorer toutes les oies qui s'aventuraient à portée de leurs dents.

Aujourd'hui les oies sont devenues presque aussi rares aux environs de San-Francisco que les perdreaux dans la plaine Saint-Denis.

Heureusement il s'est trouvé un voyageur assez ami de l'histoire naturelle pour avoir l'idée d'expédier en France deux de ces volatiles avant que l'espèce n'en fût totalement détruite par suite de la voracité des Californiens.

Ce qui met le comble à la délicatesse de ce procédé, c'est que ces deux oies n'ont pas été vendues aux professeurs du Jardin des Plantes, elles leur ont été généreusement offertes en cadeau.

Je me plais à croire qu'au-dessus de leur cage on placera cette inscription en lettres d'or : *Oies de la Californie, hommage d'estime et d'amitié.*

A partir de jeudi prochain, ces oies seront visibles pour le public.

Les trois premiers jours de cette semaine ont été réservés uniquement aux actionnaires des différentes sociétés californiennes.

C'est bien le moins qu'on leur fasse cette politesse, — ils pourront ainsi contempler tout à leur aise ces merveilleux produits de la Californie.

Il va sans dire qu'une surveillance active sera établie sur ces visiteurs.

Un actionnaire pourrait s'imaginer que ces deux volailles sont un premier dividende, et se permettre d'emporter une de ces oies sous prétexte de l'orner de marrons.

C'est surtout en cette circonstance que les gardiens du Muséum auront pour mission de répéter à chaque instant : — On regarde, mais on ne touche pas !

\* Soulouque est arrivé à l'apogée de la grandeur humaine.

Il a une couronne en or Ruoltz, des pages en habit vert-pomme et des tonnets à poils à tête que veux-tu !

— Bref, Soulouque possède tout ce que les empereurs les plus puissants et les plus enclins à la magnificence ont jamais osé rêver.

Eh bien, Soulouque n'est pas heureux ; — il s'est aperçu, ces jours derniers, qu'il lui manquait encore quelque chose. — Il n'est pas parvenu à trouver dans toute l'étendue de son empire un de ses sujets sachant jouer de la clarinette !

Hâtons-nous d'ajouter que dans l'île d'Haïti on ne pratique pas davantage le trombone, le violon ou le cornet à piston. Cette disette d'instrumentistes ne doit pas être attribuée au climat du pays : — la clarinette se cultive sous toutes les latitudes, on en rencontre au cap de Bonne-Espérance tout comme sur les côtes du Groënland.

Ce qui a toujours empêché les beaux-arts de prospérer à Haïti, c'est que toutes les fois que des artistes européens se sont présentés à la cour de Soulouque pour donner des leçons de musique, l'empereur n'a jamais voulu consentir à ce qu'on fit croire à ses sujets qu'une blanche vaut deux noires.

Plusieurs bastonnades mémorables ont même eu lieu à cette occasion.

Soulouque, à force de lire les mémoires historiques de Marco Saint-Hilaire, a fini par acquiescer à la conviction qu'un empereur n'est pas vraiment digne de ce nom s'il n'a pas une musique de chapelle.

En conséquence, Soulouque a pris la détermination de s'offrir d'abord une musique, sauf à se payer plus tard une chapelle.

Un envoyé extraordinaire vient d'arriver à Paris afin de rassembler tous les musiciens sans emploi qui voudront faire partie de la musique de la chapelle impériale d'Haïti, — mais, par suite d'un de ces entêtements bizarres que l'on retrouve fréquemment dans la vie de tous les grands hommes et notamment des grands hommes noirs, Soulouque a recommandé à son ministre plénipotentiaire de n'enrôler que des artistes jouant du fifre.

L'empereur Soulouque ayant lu dans les Mémoires de Marco-Saint-Hilaire un chapitre spécial consacré aux fifres de la garde impériale, s'est imaginé que le fifre était l'instrument favori de Napoléon, et dès lors il lui a voué un culte religieux.

C'est ce qui vous explique pourquoi Soulouque a résolu de n'admettre dans la musique de sa chapelle que des fifres, — mais comme toujours il veut faire les choses avec magnificence, et il a ordonné qu'on lui en envoyât soixante.

Avis aux fifres en disponibilité.

LOUIS HUART.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

M. Altaroche vient d'engager Eugène Pierron, dont on n'a pas oublié les créations brillantes à l'Odéon, au Vaudeville et au Théâtre-Historique. Cet excellent artiste fera prochainement sa rentrée à l'Odéon dans une pièce nouvelle en trois actes de M. Charles Desnoyers, intitulée *La Leçon d'armes*, qui vient d'être mise à l'étude.

\* Le Gymnase a fermé ses portes pour ne plus les rouvrir qu'au jour de l'an. La salle va être complètement réparée. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette mesure intelligente. La salle du Gymnase était devenue quelque peu triste et sombre. On fait bien de rajeunir ce cadre coquet de la comédie élégante.

\* Le nouveau directeur du Théâtre-National (ancien Cirque), M. Billon, va prochainement donner un grand drame militaire de M. Labrousse. Il est aussi question d'un grand ballet pantomime en quatre tableaux intitulé *les Contrebandiers*, et dont le principal rôle sera rempli par mademoiselle Clara Galley.



R É B U S



## Explication du dernier Rébus.

L', M au lit, BER, T aune heures, pâtre, I, son, dais, Thalie semant QUI en fente, dais, prodige en France.  
(Les mots liberté, honneur, patrie, sont des talismans qui enfantent des prodiges en France.)

## LES ÉTRENNES POUR RIRE,

ALBUM DE 25 GRANDES CARICATURES,

Par les dessinateurs des journaux le *Charivari* et le *Journal pour rire*.

PRIX EN NOIR, FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE. 15 FR.  
— EN COULEUR, IDEM. 20 FR.

PAR FAVEUR SPÉCIALE POUR LES ABONNÉS du *Journal pour rire* et des *Modes Parisiennes* SEULEMENT :

EN NOIR, FRANCO : 6 FR. — EN COULEUR, FRANCO : 10 FR.

Pour les mêmes prix on peut se procurer les *Étrennes Comiques*, annoncées l'année dernière et vendues également 45 et 20 fr. aux personnes qui ne sont pas abonnées au *Journal pour rire*.

Envoyer un bon de poste à Aubert et C<sup>ie</sup>, éditeurs, place de la Bourse, 29.

**J. de Barthélemy**, 7, faubourg Poissonnière.  
Confection, Robes, Chapeaux. Coiffures et Bonnets.

**L'Eau d'Espagne** de madame Ascanio, pour la teinture des cheveux en toutes nuances, renferme toutes les qualités désirables; elle fortifie la racine, donne le brillant et la souplesse, imite parfaitement la nature. Nous recommandons à nos abonnés cette eau d'un emploi facile et qui ne peut causer ni maux de tête ni incommodités d'aucune espèce. C'est le produit d'un procédé nouveau. Salons pour teindre, au deuxième, Palais-National, 446, galerie de Valois.

EXPOSITION DE 1849.

**Chausse-Pieds hydraulique** pour la nuit et le jour. — Breveté s. g. du g. — B. VIGUIER, 6, boulevard Beaumarchais, près la Bastille.

**Mantelets, Manteaux**, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et C<sup>ie</sup>, rue Richelieu, 79, au premier étage.

Paris. — Typographie Plon frères rue de Valenciennes, 36.